

Extrait du livre

Être un caillou

Jeanne Moulin

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

« FOR INTÉRIEUR »
Écritures autobiographiques

« For intérieur » explore le registre très singulier de l'écriture intime,
de l'individuel et de l'universel, du personnel et de l'historique.
La collection accueille des textes qui repoussent les frontières du genre :
fragments d'une vie, autobiographie rêvée,
confessions pudiques ou impudiques.

Illustration de couverture : © Collection privée
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2009.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Jeanne Moulin

ÊTRE UN CAILLOU

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À la mémoire de Marc-André

À douze ans, j'ai connu mon heure de gloire.

J'ai été une petite fille vivante, drôle, douée pour l'étude, et qu'on enviait pour ses beaux cheveux blonds, son teint clair et ses yeux bleus.

Celle qui les jours de devoir sur table de français épatait le reste de la classe en ne faisant pas de brouillon et qui aimait que ça se voie.

Celle dont on admirait les dessins et qui les montrait à qui voulait les voir.

Celle qui faisait rire les autres filles quand, dans la cour de récréation, elle racontait ses dernières démêlées avec sa mère. Comment la veille au soir, elle avait triomphé de sa pire ennemie au terme d'un corps à corps où tous les coups étaient permis.

Celle qui trouvait le moyen d'être à la fois meilleure élève et trublion.

Celle qui dessinait pendant le cours de français et peaufinait sa collection de mots pendant celui de géographie.

Les mots !

Maelström venait en tête. À ses yeux et à ses oreilles, le plus beau mot de la langue française. Elle n'apprendrait que bien plus tard qu'il venait de l'un de ces pays du Nord qui depuis la petite enfance l'encharmaient.

Elle consignait dans un carnet tous les mots qui lui donnaient l'impression d'un mouvement suspendu, d'un geste à peine ébauché, d'un commencement et d'un inachèvement. Ils se tenaient à mi chemin... De quoi ? Impossible de le dire.

Sidéral.

Céleste.

Azur.

Grève.

Rivage.

Nuée.

D'autres donnaient à l'inverse le sentiment d'être si radicalement refermés sur soi qu'ils ressemblaient à des cailloux.

Un seul mot était maudit.

Banni. Exclu. Honni. Parce que l'idée qu'il désignait était intolérable. Et pourtant comme il était proche des mots adorés !

INFINI.

Des mois durant, ce mot, cette idée, cette image qui ne parvenait pas à se former l'ont torturée. Le mot la poursuivait et faisait dans sa tête des ravages.

Infini.

Infini.

Comment pouvait-on concevoir que l'univers fût infini ?

Mais comment pouvait-on imaginer qu'il s'arrêtât quelque part ? Car alors surgissait la question inévitable : et après ?

Et après le bout du bout du monde, forcément il y avait un mur. Oui, mais derrière ?

Elle se mit à construire les uns après les autres des remparts dont aucun n'était crédible. Il lui semblait que son cerveau lui-même se dilatait. Son corps explosait rien qu'à entendre INFINI. Rien qu'à le penser. Elle en perdit l'appétit. Ah ! Si infini n'avait pas existé comme la vie aurait pu être belle. Mais infini la rongea. Lui coupait le souffle. La rendait folle.

Oui.

Infini lui fit connaître sa première folie. Un désespoir absolu. Un harcèlement de tous les instants.

Infini.

Pourquoi avait-il fallu qu'elle trouve sur sa route: infini ?

Pendant plusieurs mois l'idée d'infini m'a hanté jusqu'à la nausée. J'essayais vainement de mettre une limite au monde.

Un jour, je suis dans le métro et je n'en peux plus de l'infini. J'essaie de tracer encore une fois une frontière. Je circonscris le monde. Mais immédiatement ressurgit la question : et derrière ? Il y a forcément quelque chose derrière. Je construis un autre mur. Et cela jusqu'à épuisement. Je ne peux plus m'arrêter. C'est l'idée obsédante sans laquelle la vie mériterait d'être vécue. Mais l'idée d'infini est incompatible avec la vie.

Après cette crise très violente qui a duré sans discontinuer pendant plusieurs mois, les « attaques » se sont espacées mais elles sont revenues parfois brutalement. Il suffisait que quelqu'un prononce le mot. Infini. Et à nouveau, c'était le désastre.

Je finis par oublier. La vie reprit son cours.

Pourtant, j'eus souvent besoin de limiter mon territoire. Avant même qu'INFINI ne me torture.

Durant tout un été, je devais avoir neuf ou dix ans, je me suis réfugiée dans les problèmes de mathématiques. Chez mes grands-parents maternels, avec un vieux livre qui avait appartenu à mon père et dont j'ignore pourquoi il s'était retrouvé dans leur grenier.

Je délimitais d'abord mon espace avec des livres mis à plat sur la table de la cuisine. Il importait qu'ils soient bien serrés

les uns contre les autres. Il ne devait pas subsister le moindre interstice. À l'intérieur de ce périmètre, je pouvais résoudre des équations avec une certaine satisfaction. J'y passais la plus grande partie de mes journées. Avec la certitude que je ne rencontrerais que des problèmes solubles, dans un pays dont j'avais moi-même tracé les frontières.

C'est aussi l'époque où mon père a recommencé à me manquer.

Je l'attendais.

Ma grand-mère croyant bien faire me disait chaque jour :

– Ce sera peut-être pour aujourd'hui.

Je connaissais les heures de passage du train de Paris à l'autre bout du champ.

Je grimpais sur la margelle du puits pour être visible et je regardais intensément le train quand il surgissait. Je pensais que si mon père s'y trouvait, nos regards se croiseraient, même sans que nous le sachions.

Il n'arrivait pas.

Il n'y avait pas de limite à l'attente.

Puis cela passa.

Je cessai d'attendre.

Et je devins celle qui faisait le clown sous les marronniers de la cour de récréation.

Celle qui était la plus petite et la plus légère. Fière d'être une « planche à pain » parce qu'elle l'avait décidé. Celle qui avait décrété un jour qu'elle ne grandirait pas et qui maintenant était convaincue que la nature ne la rattraperait pas.

Ces ramollissements, ces boursofflures qui frappaient une à une les autres filles, elle saurait leur opposer la résistance

la plus inflexible. Leur acceptation résignée la consternait. Leur passivité quand ce n'était pas leur franche fierté la dégoûtait.

Pressées de rentrer dans un ordre fait de soumission, elle les trouvait pathétiques. Savaient-elles seulement où les conduirait leur tendance bovine à l'acceptation de leur sort ? Un troupeau insouciant et docile, un troupeau au sourire bonasse se dirigeant avec une grosse bonne volonté vers l'abattoir : voilà comme elle les voyait.

Les seins.

L'intolérable n'était pas d'en avoir ou pas mais de considérer comme une évidence de les accepter. Et le plus sûr moyen de montrer qu'on avait du caractère était de les refuser.

Je ne me laisserai pas faire. Il suffit d'avoir de la volonté.

J'étais celle qui depuis toujours savait que sa fragilité était immense, celle qu'un regard pouvait faire sombrer, mais qui alors, à douze ans – pas avant et pas après – pensait haut et fort : ça ne se voit pas.

Chaque seconde était une victoire sur l'ennemi de l'ombre. Les actes les plus simples devenaient glorieux. Elle avait pris le pouvoir. Chaque inspiration, chaque expiration apportait la preuve qu'elle était la plus forte.

La vie toute entière était devenue un défi permanent.

Ah ! S'ils savaient !

Mais ils ne savaient pas.

Non, rien ne se voyait. Et elle n'en finissait pas de savourer cette victoire sans cesse réaffirmée. Il aurait été dans l'ordre des choses qu'elle se cache. Elle ne cessait de se montrer.

Elle se jetait littéralement à la face des autres.

Quand elle plantait son regard dans le leur, jamais elle n'oubliait que son assurance devait d'autant plus crever les yeux qu'elle était une conquête permanente. Le cœur battant à tout rompre, la cage thoracique résonnant comme un tambour, elle jouissait encore et encore de cette unique certitude : ça ne se voit pas.

À douze ans, j'avais vraiment atteint le sommet.
Cette douzième année a été le chant du cygne.

Déjà, à l'école primaire, j'avais été une meneuse dans la cour de récréation.

Mon imagination ne connaissait pas de limite. J'inventais sans cesse de nouveaux jeux dont j'expliquais les règles à quelques camarades qui me suivaient sans sourciller. Courses frénétiques. Lutttes sans merci. Attaques. Hurlements.

Avec moi la violence était garantie. Je me souviens encore de l'année où j'ai transposé sur le bitume le cours de sciences naturelles et où la cour de récréation est devenue un corps humain dont nous étions les envahisseurs.

– Voilà le poumon ! On perfore le poumon !

– Là le cœur, on y entre par l'aorte et on le déchiquète de l'intérieur.

Nous étions une terrifiante bande de microbes qui massacrait tout sur son passage. Nous laissions derrière nous des corps ravagés.

Ainsi en avais-je décidé et les autres suivaient.

Ces bons souvenirs contrastent avec une enfance globalement désenchantée.

À neuf ans, j'ai souffert toute l'année de maux de tête effroyables. La douleur ne s'arrêtait jamais. La tête cognait en permanence. Mon cerveau brûlait.

Cette même année, mon exigence de vérité qui n'était pas nouvelle est devenue tyrannique. Le mensonge était intolérable et que l'on puisse m'en soupçonner, une torture.

Je me suis rendue malade parce que d'autres filles ont prétendu que je mettais du vernis à ongle transparent alors que j'avais les ongles naturellement très brillants. J'en pleurais. Je les suppliais de me croire. Je me fichais du vernis mais ne supportais pas qu'on puisse me soupçonner de mentir.

Je ne mentais jamais. Plus que tout, je voulais que l'on me croie.

Qu'elles reconnaissent que mes ongles étaient *vraiment* brillants sans artifice devenait une question de vie ou de mort. Leur soupçon, puis leurs accusations résonnaient comme un pur et simple déni d'existence.

Ce que mes ongles étaient. Ce que j'étais. Cela revenait au même.

On ne peut pas dire que ce qui est n'est pas.

On ne peut pas dire que ce qui n'est pas est.

Il valait mieux mourir que supporter la plus petite transgression de ces deux interdits.

Mourir.

Du plus loin que je me souviens, futur a rimé avec mort.

J'en parlais. Je disais que si quelque chose arrivait, mais j'ai oublié quoi, alors « je mourirai ».

Ma mère riait de bon cœur quand elle rapportait ce charmant mot d'enfant.

Je *mourirai*.

– Elle est trop mignonne quand elle dit ça !

L'idée de mettre fin à mes jours m'est venue quand j'avais six ans et que je me trouvais en maison d'enfants.

L'année passée à Vernouillet a été une douleur qui ne s'arrêtait jamais. Un jour, j'ai soudain pensé que si vraiment

la vie devenait insupportable, il serait toujours possible d'y mettre fin.

Ce fut un immense soulagement.

Une porte s'ouvrait.

C'était seulement une question de décision.

À Vernouillet, personne n'a su quelle découverte j'avais faite. Je tenais mon arme secrète.

Les fenêtres étaient protégées par des barreaux qui rendaient impossible toute défenestration, mais j'avais repéré près du château un mur qui montait en espalier ; quand on atteignait le dernier degré, on pouvait certainement se tuer en se jetant dans le vide.

Plusieurs fois, je suis montée jusqu'à la dernière marche mais j'ai manqué de courage.

À Vernouillet, j'ai peut-être atteint le fond du fond qu'un enfant peut atteindre sans devenir complètement fou.

En réalité la maison d'enfant a déménagé au milieu de l'année de mon séjour en 1955, et bizarrement l'abandon du « château » à tours et à barreaux – une ancienne prison – pour « Les peupliers » où le bâtiment que nous habitions aurait pu paraître plus humain, a aggravé ma situation.

L'odeur des peupliers s'est dès l'arrivée associée à une impression d'exil qui ne m'a plus quittée. Cette odeur était entêtante ; inévitable. Violente.

Je regrettais l'odeur neutre du château. Je préférerais la rigueur des barreaux à cette fausse liberté verdoyante.

On peut fermer les yeux.

Il est déjà plus difficile de se boucher les oreilles.

On n'échappe pas à une odeur.

L'impression qu'on me gavait avec du vide.
Je ne disposais plus de la moindre intimité puisque tout
mon corps était envahi par cette odeur.
On ne peut pas s'arrêter de respirer.
Même si on veut mourir.
On respire quand même.

J'avais l'impression de perdre toute intériorité. Tout
comme bien des années plus tôt – je devais avoir deux ans en-
viron – le vide lumineux de la fenêtre démunie de ses rideaux
quand ma mère les lavait me donnait l'impression terrifiante de
faire disparaître toute position de repli. Le monde se découpait
trop nettement. La salle de séjour se faisait aiguë, inhospita-
lière. Presque étrange. Je manquais d'ombre.

Encore était-il tout de même possible de fermer les
yeux.

Avec l'odeur des peupliers, aucune échappatoire.

À l'école maternelle de Clichy-Levallois, j'avais aussi vécu
cette impression de décomposition de soi liée à une odeur qui
s'impose. L'odeur d'une classe de petite enfance, mélange de
pâte à modeler, de gouache, de produits d'entretien, vague
relent de grésil qui vient de la cour quand les fenêtres sont
ouvertes sur l'été.

Plus tôt encore, la salle de classe maternelle d'Argentan où
je suis entrée le jour de mes trois ans et où j'ai eu peur d'être
déchirée en deux morceaux parce que d'un côté je m'agrip-
pais à ma grand-mère qui essayait de partir et que de l'autre
l'institutrice me tenait fermement.

J'ai perdu ; on m'a mise dans la prison.
Mais j'ai pris ma revanche.

Je me suis agrippée à ma table, je l'ai tirée, je l'ai hissée sur l'estrade avec l'énergie du désespoir et la volonté de corriger une erreur. Je l'ai disposée face à la classe, à côté de la maîtresse et j'ai regardé les autres enfants.

Ces faibles qui se laissaient domestiquer sans protester.

Il a bien fallu redescendre.

C'est alors que le pire a eu lieu.

Laisser entrer en moi l'odeur de la classe.

Tant que je luttais avec ma table, j'avais peut-être remarqué cette odeur mais elle ne m'avait pas envahie.

Soudain l'Étranger s'installa dans mon être le plus intime.

Et en prit intégralement possession.

Pâte à modeler. Gouache. Bois ciré.

Tout était trop propre. Trop nettement dessiné.

Exposé dans une trop grande clarté.

Désinfecté.

Jour de lessive à perpétuité.

Ce que j'ai fini bien plus tard par appeler « l'odeur d'institution » et que j'ai retrouvé dans les écoles, les administrations, les dispensaires et les hôpitaux.

Ce n'était jamais la même odeur, mais c'était celle de l'impersonnel qui vous ronge. Qui vous vide de ce que vous êtes pour vous remplir de l'Étranger.

L'Étranger.

L'exil.

La dépossession.

La désolation.

L'abandon.

L'absence définitive d'espoir.

La fin de l'attente.

Mon extraordinaire sensibilité aux odeurs. Aux bonnes et aux mauvaises. Les « bonnes » pouvant s'avérer plus toxiques que les mauvaises.

L'étonnement et les plaisanteries de mon entourage aujourd'hui encore.

Un ami : « Tu aurais dû faire chien dans la police ».

J'ai vécu un certain temps chez mes grands-parents maternels. Par périodes plus ou moins longues de l'âge de deux ans à celui de cinq ans. Puis pendant les vacances.

Chez les parents de ma mère, tout puait.

Tout puait mais c'était une odeur familière. Donc j'acceptais tout en râlant.

La maison puait. Ma grand-mère puait. Les placards pouaient.

La maison bâtie le long d'une désespérante route de la plaine d'Alençon était rudimentaire.

Rien n'était jamais sec. Sauf peut-être au plein cœur de l'été. Et encore, le linge entassé dans les armoires était-il toujours plus ou moins humide.

Les murs suintaient.

Les armoires sentaient la naphthaline et le moisi. Le buffet de la cuisine dégageait une forte odeur de rance. Dans ce que ma grand-mère appelait « le bas » de la cuisine : une table poisseuse recouverte de journaux mouillés. En premier lieu, *Le hérisson*, un journal satirique aux pages vert pâle.

Normalement quand on tient devant soi un journal, il reste vertical. Ceux-là se repliaient sur eux mêmes tellement ils étaient humides. Ils ne faisaient pas de bruit quand on en tournait les pages. Tous les papiers étaient mous. Mous comme la lavette de ficelle avec laquelle ma grand-mère faisait la vaisselle.

Vaisselle jamais bien lavée. Assiettes collantes. Quand vous attrapiez un plat, il ne vous lâchait plus.

On économisait l'eau.

Deux brocs près de la cuisinière recouverts d'un torchon pas très net pour empêcher les saletés d'entrer.

Un évier en grès pour l'évacuation mais pas d'arrivée d'eau.

Une pompe au fond du jardin.

J'ai pendant longtemps essayé de pomper. En vain. Je n'étais pas assez forte et surtout, j'étais trop légère. Je me suspendais au bras levé de la pompe mais je ne redescendais pas. Je restais accrochée là-haut déçue de ne pouvoir obtenir une seule goutte d'eau.

L'eau était toujours là où on ne la voulait pas.

Dans le lit.

Aller se coucher était un acte héroïque : vous vous allongiez et une chape humide s'abattait sur vous. On avait beau caler au fond du lit une brique chaude emmaillotée de journaux, elle arrivait tout juste à sécher le papier.

Les jours de pluie, qui en Normandie sont nombreux, je passais des heures à regarder les gouttes d'eau frapper le carreau puis vivre leur vie de goutte.

Il y avait aussi celles qui descendaient lentement sur les murs de la cuisine. Je m'absorbais dans l'observation de leur trajet. Ira à gauche ? Ira à droite ?

J'ai eu toute une vie à Argentan dans l'Orne.

Une vie d'ennui.

Une vie d'attente.

Une première vie qui s'est terminée quand j'ai dû partir loin.